

**Il a dit**  
«Toutes les religions ont leur ombre portée»  
**Boualem Sansal** L'écrivain algérien vient de publier «Le train d'Erlingen ou la métamorphose de Dieu», chez Gallimard.

**Mort de Dolores O'Riordan**  
C'était une noyade  
La chanteuse du groupe Cranberries, Dolores O'Riordan, 46 ans, a péri par noyade alors qu'elle était fortement alcoolisée. C'est la conclusion des enquêteurs chargés d'établir les causes de sa mort, en janvier dernier.

**Cinéma**  
Star honorée  
Donald Sutherland, 83 ans, sera honoré pour l'ensemble de sa carrière lors du 14e Festival du film de Zurich.

**La Bâtie - Festival de Genève**

# Les arts vivants appellent à une «néorenaissance»

Deux titres signés respectivement Julie Beauvais et La Ribot transcendent les contraires



**Katia Berger**  
@berger\_katya

C'est désormais indiscutable: le transdisciplinaire règne en maître sur les arts vivants. Dans la programmation avisée de cette Bâtie 2018, on serait bien en peine de classer les titres qui s'enchaînent bon train sous les labels conventionnels de théâtre, danse, concert, performance, installation, architecture, voire même spectacle. Une large majorité d'entre eux combinent en effet les caractéristiques de ces différentes catégories, devenues pour le coup obsolètes, contestant leurs frontières autant que leur bien-fondé.

En revanche - ou de surcroît - ils interrogent dans une mouvance quasi unanime la notion d'altérité, qui régit nos rapports à l'étranger, à la nature, au sexe opposé, au handicapé, bref à la différence. Estomper cette dernière, la valoriser ou carrément la nier revient comme un principe en voie de se poser en norme!

**Refus des clivages**

L'artiste et metteuse en scène romande Julie Beauvais - dont on avait admiré le «Kräsis» durant La Bâtie 2014 - fait œuvre sur le terrain de la «post-binarité». Appliqué à la distinction des genres masculin et féminin, le concept introduit un «nouveau paradigme» qui dépasse la dichotomie. Or, rien n'empêche qu'on l'étende à tout domaine dont on refuserait aujourd'hui le fonctionnement clivant. «Quelles que soient les catégorisations, le slash (/) est injustifiable», écrit à ce sujet la féministe valaisanne Caroline Dayer.

La grandiose opéra hybride «Orlando» prend racine dans le roman éponyme de Virginia Woolf, qui racontait en 1928 les transformations sur quatre siècles d'un personnage hermaphrodite et nomade. Nonante ans plus tard, Julie Beauvais a sillonné la planète avec le vidéaste Horace Lundd à la recherche de sept Orlando contemporains.



**August Schaltenbrand, précurseur d'une ère «post-binaire» dans «Orlando». Auprès de son arbre, tout individu, même infirme, est un «Happy Island».** H. LUNDD/C. MOREL-FONTAINE

D'une durée de quarante-neuf minutes, sa création s'articule en sept vastes écrans affichant sur leurs deux versants les androgynes recrutés à Berlin, Kinshasa, Marfa, Londres, Varanasi, Lisbonne et Chandolin. Filmé en pied, à l'aube, devant un horizon tour à tour champêtre, urbain, maritime ou

montagneux, chaque modèle effectue, les yeux clos, un mouvement d'expansion excessivement lent, tandis que, derrière «iel» (pour «il» et «elle» à la fois), les nuages, vagues, oiseaux ou voitures poursuivent leur course en temps réel.

Au milieu de l'heptagone formé par les panneaux mis bout à bout, deux musiciens du cru interprètent en alternance la composition sonore de Christophe Fellay. Si les spectateurs déambulant côté extérieur projettent une ombre qui vient traverser les sept fantômes éternels, ceux qui se regroupent au centre, eux, finissent par se con-

templer les uns les autres comme ils contemplent, au-delà, les ambassadeurs d'une humanité enfin débarrassée de ses «stéréotypes, préjugés et stigmatisations», selon la feuille de salle.

**Arbres de Madère**

Les images XXL, projetées en fond de scène du «Happy Island» créé mercredi au Grütli par la chorégraphe hispano-genevoise La Ribot représentent pour leur part des arbres millénaires dans la brume, agités par le vent de Madère. Au devant, cinq membres de la compagnie inclusive portugaise

Dançaçom com a Diferença (coproduitrice du projet) déploient leurs propres mouvements de branches et de feuilles, tantôt tremblotants ou fluides, résolument indomptables en tous les cas.

Vêtus de costumes extravagants, sortes d'habits de lumière rouges ou dorés, les interprètes se montrent dans leur spécificité - invalidité, handicap mental, morphologie hors-norme - qui peut à peu se confondre avec le vivant à l'état brut. À tel point que «des personnes devenant des lieux et les lieux des personnes», lit-on dans le programme. Comble de liberté,

l'individu s'assimile ainsi à l'île, entraînant l'objet artistique dans le même sillage.

En conclusion de ce «Happy Island» dévoilé mercredi en première mondiale, les danseurs brandissent des réflecteurs de lumière vers la salle. Pour le public, l'effet miroitant du geste appoie son vaste signal dans l'équation prépondérante du moment.

«Orlando» Parc du château de Voltaire, Ferney-Voltaire, ve 14 sept. à 21 h, sa 15 à 6 h. «Happy Islands» Le Grütli, ve 7 sept. à 21 h, sa 8 à 21 h, di 9 à 19 h, www.batie.ch

## On a testé une immersion dans la réalité virtuelle de Gilles Jobin à Venise

**Mostra de Venise**

Au festival, la réalité virtuelle occupe une section et a lieu sur une île où nous avons fait plusieurs expériences



**Le chorégraphe genevois Gilles Jobin s'est impliqué dans une réalisation qui fait appel à la réalité virtuelle.** DR

Au sein des grands festivals, la Mostra de Venise est pour l'instant le seul à présenter une section entière dédiée à la réalité virtuelle. Elle est installée sur une petite île rattachée au Lido, Lazzaretto Vecchio, qui abritait jadis un hôpital. On y accède par bateau, et c'est dans ce cadre insolite que les nombreux projets sélectionnés à Venise Virtual Reality, ou VR, peuvent s'expé-

riementer. Comme beaucoup, j'étais néo-phyte en la matière avant d'en tester quelques-uns. Dont un particu-

lièrement incroyable créé et mis en scène par le chorégraphe genevois Gilles Jobin avec la compagnie Artanim. «VR 1», c'est son titre, qui a été montré à Montréal fin 2017 et récemment au Festival Numerik Games d'Yverdon, où Alain Berset et sa famille ont pu le tester, se présente comme une pièce chorégraphique immersive en réalité virtuelle.

Avant toute chose, on m'équipe d'abord d'un casque de VR ainsi que de capteurs aux pieds et aux mains. L'expérience a lieu à cinq, donc avec possibilité d'interaction, et dure environ 20 minutes. D'abord, il y a la découverte des quatre autres avatars, puis le dévoilement de l'espace virtuel dans lequel nous baignons. C'est à cet instant que «VR 1» devient vertigineux, car des danseurs de la taille de géants surgissent de l'infini du

désert alentour, passent au-dessus de nos têtes, nous scrutent, presque menaçants. Les mêmes danseurs sortent ensuite du sol, minuscules, sur de petites plates-formes amovibles. Nous essayons de les toucher, mais nos mains caressent le vide. L'expérience, exploration collective des rapports (multi) dimensionnels dans l'espace, est essoufflante. Trop courte aussi. Et si le temps manque pour la refaire, par exemple avec un groupe francophone, mon enthousiasme me donne envie de prolonger mon séjour à Lazzaretto. Et d'y expé-

riementer un autre projet. Mon choix se porte sur «Eclipse», des Français Jonathan Astruc et Aymeric Favre, en compétition, contrairement à «VR 1» de Gilles Jobin, hors compétition dans les best of. Mais il y a une liste d'attente et je patiente un peu. Pour

«Eclipse», qui dure quarante minutes et se vit à quatre - deux équipes de deux - je me retrouve à plusieurs années-lumière à devoir enquêter sur un vaisseau spatial dont on est sans nouvelles. Là encore, l'expérience est assez géniale. Immersion dans différents étages d'une fusée, sols qui tremblent, faux objets à manipuler, codes secrets à déchiffrer à travers nos casques.

Ce projet-là est totalement interactif et exige notre totale participation. La VR, dont il sera bien sûr beaucoup question au prochain GIFF à Genève en novembre, représente-t-elle l'avenir du cinéma? S'agit-il d'une révolution comparable à celle du parlant? Trop tôt pour le dire. Mais on en reparle bientôt, promis.

**Pascal Gavillet** Venise  
@PascalGavillet

**Reportage**

# Porteous, un futur centre culturel?

Qui sont les occupants de la STEP d'Aire, que veulent-ils? Réponse sur place, en musique

**Frank Mentha** Photos  
**Fabrice Gottraux** Texte  
@fabgottraux



Voilà deux semaines déjà que le bâtiment Porteous, au cœur de la STEP d'Aire, est occupé par le collectif Prenons la ville. Ce dernier revendique la création, dans cet immense édifice industriel surplombant le Rhône, aujourd'hui désaffecté, d'un centre culturel autogéré.

L'occupation du bâtiment relance le débat sur l'affectation du site. Le Département de la sécurité entend y aménager un centre de réinsertion pour détenus en fin de peine. Or, on sait combien la mobilisation est grande autour de l'autre projet, culturel. Maintes institutions locales soutiennent les occupants: notamment l'Usine, le Grütli, la Ville de Genève et des associations d'habitants. Et l'État de Genève? Propriétaire des lieux, celui-ci ne s'est pas encore exprimé - à l'exception d'une plainte pour violation de domicile. On se permettra alors de rappeler que le Canton, en juin 2017, mettait la STEP d'Aire sur sa liste des lieux potentiels de réaffectation à des fins culturelles. Est-ce à dire que cette occupation tombe dans un climat plutôt favorable? Il faudra pour cela interroger les instances cantonales.

**Une nouvelle génération**

Pour l'heure, il s'agit de connaître les motivations des occupants, comprendre aussi qui ils sont. Résolument ouvert à la discussion, le collectif installé à Porteous organise jour après jour des activités sur le site. Dont ce concert d'un duo bien connu de la place, Hyperculte. C'était mardi dernier, en soirée.

Les occupants. Ils ont pour la



**Porteous, bâtiment industriel désaffecté de la STEP d'Aire, est occupé depuis le 25 août par le collectif Prenons la ville, qui veut le transformer en centre culturel. Mardi 4 septembre, le groupe Hyperculte y donnait un concert de soutien.**

partout moins de 25 ans. Voilà des étudiants, des jeunes travailleurs diplômés, des professions manuelles, des artistes également. On y croise un électricien autant qu'une avocate. Si certains sont plus politisés que d'autres, tous se sont retrouvés à l'enseigne de Pre-

nons la ville lorsque le collectif, établi en 2017, tentait l'occupation d'immeubles au centre-ville. «En manifestant pour le droit à la ville, le collectif a réuni des individus issus de divers milieux, également des personnes plus âgées. De ce brassage est né le collectif qui oc-

cupe aujourd'hui Porteous. Une génération qui n'a pas connu les squats, mais qui est beaucoup sortie à l'Usine.»

Porteous, alias Le Plongeur, rebaptisé ainsi au vu de sa situation en porte-à-faux sur le fleuve. Le bâtiment n'est pas encore ac-

cessible au public, sinon pour une visite éclair. Immense, en effet. Du travail pour le collectif, qui s'attelle actuellement à son nettoyage et aux premiers travaux.

On croyait la bâtisse insalubre, voire branlante. De l'avis des occupants, ce n'est pas le cas. «Au

contraire, la structure en béton est saine», commente notre guide.

Aujourd'hui, les occupants souhaitent négocier avec l'entier du Conseil d'Etat. Une lettre a été envoyée mercredi, qui attend réponse. Conscient que le projet reste tributaire de la décision de l'Etat, le collectif, toutefois, a pris le site avec une idée précise sur la manière dont il veut organiser cet espace utilisé jadis pour le traitement des boues. «Il s'agit d'en faire un lieu ouvert au public, pour des activités de nuit et de jour, explique un membre du collectif, qui préfère rester anonyme. L'espace est si grand que ça ne vaut pas la peine d'en faire un seul club. Au contraire, nous voulons le diviser, par des cloisons modulables, pour permettre à de nombreux collectifs d'éclorer. Nous envisageons autant d'activités de production artistique que de diffusion, telle qu'une salle de projection. Mais aussi des salles de réunion. Produire du divertissement, oui, que ce soient des concerts, des spectacles, du cinéma. Mais nous voulons également susciter des mobilisations politiques et citoyennes: pour une jeunesse qui a envie de se politiser en dehors des partis, il manque à Genève des lieux de réunions. Mêler le culturel et le politique, se faire partisan sans être inféodé à un parti politique, voilà ce qui nous importe pour ce projet.»

**Partir de zéro**

À présent, il fait nuit. Depuis Porteous, on admire les tours du Léon éclairées de centaines de fenêtres. Devant le bâtiment, il y a une foule pour le concert d'Hyperculte, une figure de la Genève alternative. Qui rencontrerait là pour la première fois la nouvelle génération: «Il y a ici la possibilité de partir de zéro. Et ça, on ne l'a plus vu depuis très longtemps. Ça prendra du temps, sans doute. Quatre ans peut-être? C'est le temps que le centre culturel Grrrrd Zero, à Lyon, a mis pour se faire.» D'un hangar en ruine, avec 300 000 euros de subventions, une équipe de bénévoles a réalisé des travaux devisés à plus d'un million.

Ultime clin d'œil lors de cette visite nourrie par l'enthousiasme sans faille des occupants: la sono sur laquelle jouait Hyperculte ce soir-là était la première utilisée par l'Usine, il y a trente ans. Tout un symbole.

## Le classique s'affiche à travers le prisme brésilien

**Concert**

Issu d'un programme éducatif visionnaire, le Youth Orchestra of Bahia fait escale à Genève



**Au Victoria Hall, le pianiste et chef Ricardo Castro dirigera l'exigeant «Concerto op. 54» de Schumann.** DR

Lorsqu'on rive le regard par-delà l'Atlantique et qu'on observe le paysage musical d'Amérique du Sud, on ne peut que s'émerveiller face à l'étonnant rayonnement que connaît le modèle éducatif nézélien «El Sistema». De quoi s'agit-il? D'un programme pédagogique et social conçu par le regretté Antonio Abreu, économiste et pianiste qui a su apporter auprès des couches sociales les moins favorisées du pays le goût de l'apprentissage et de la pratique de la musique. Soutenu par les hautes instances politiques, le projet a permis la création de centaines d'orchestres et, parfois, de révéler au monde des artistes prodigieux. Un exemple? La star de la direction

Gustavo Dudamel. Mais «El Sistema» a germé et fleuri aussi bien au-delà de son territoire d'origine.

La preuve par le Brésil, où l'aventure se prolonge sous l'acronyme Neojiba, qui regroupe de nombreuses formations implantées dans l'Etat de Bahia. The Youth

Orchestra of Bahia en est le représentant le plus visible en Europe, puisque, depuis sa naissance en 2007, il a connu un essor constant, jalonné par plusieurs tournées internationales. Le retour de cette formation en Suisse romande, après des passages remarquables en

2014 et 2016, permettra aux mélomanes de mesurer l'ampleur du travail accompli par celui qui a donné vie à cette histoire: le pianiste et chef Ricardo Castro. Ancien étudiant à Genève, le pédagogue partage ses activités entre l'opération de Salvador de Bahia et ses cours aux Hautes Ecoles de musique de Genève et Lausanne.

Au Victoria Hall, ce musicien visionnaire dirigera depuis le piano l'exigeant «Concerto op. 54» de Schumann. En deuxième partie, on croisera une pièce tout aussi élaborée: la «Symphonie No 9, Du Nouveau Monde» d'Antonín Dvorák. **Rocco Zacheo** @RoccoZacheo

**Youth Orchestra of Bahia** Ricardo Castro (dir.), Victoria Hall, di 9 sept. à 18 h. Précédé à 11 h 30 (entrée libre) par le concert avec les jeunes élèves du Conservatoire de musique et du Conservatoire populaire de Genève. Rés. 0800 418 418 et www.migrosbilletterie.ch

## «Spirou» et «Fluide» échangent leurs auteurs

**Bande dessinée**

Les deux magazines organisent un «cross over» savoureux



**Les deux couvertures des magazines, signées Tebo.** DR

Signées toutes deux par Tebo, l'auteur de «Captain Biceps», les couvertures des magazines «Spirou» et «Fluide Glacial», actuellement en kiosques, parlent d'elles-mêmes. Sur celle de l'hebdomadaire belge, Superdupont armé d'un nunchaku en forme d'andouillette met la pâte aux héros emblématiques des Editions Dupuis, Gaston, le Marsupilami et autres Unikques Bleues. À la une de «Fluide», c'est Spirou qui atomise les personnages fétiches du «journal d'umour & bandessines». Le torchon brûlerait-il entre les deux publications? C'est bien ce qu'elles tentent de faire croire, pour justifier

avec un énorme clin d'œil ce «cross over» inédit. Sévissant momentanément au sein de la concurrence, quelques auteurs en profitent pour se lâcher gentiment, à l'image de Guillaume Bianco. Certaines séquences se répondent ou se prolongent chez l'un et chez l'autre. Savoureuse, l'opération se conclura lors d'une grande fête de la BD, à Bruxelles, du 14 au 16 septembre, à l'issue d'un match d'impro arbitré par Thierry Tintot, le seul à avoir dirigé à la fois «Spirou» et «Fluide». **P.H.M.** @phimuri